

En marge de COMMENT JE TRAVAILLE DANS UNE CLASSE DE VILLE

La plupart des enfants de nos classes sont, avant tout, des angoissés. Il semble que j'énonce un truisme. Cherchez autour de vous, même parmi les maîtres, combien le savent, s'en préoccupent...

Si l'angoisse est inhérente à l'humanité depuis toujours, il semble que l'avènement des grandes découvertes scientifiques l'ait plutôt accentuée que dissipée : un mystère remplace l'autre, celui des machines et des fusées, des hommes artificiellement monstrueux, supplée l'inconnu des grands phénomènes naturels.

L'homme en lutte avec la machine succède à l'homme aux prises avec la nature. — plus : l'homme aux prises avec cet irréductible : le temps. On a déjà beaucoup écrit sur ce décalage dans le temps d'une partie de l'humanité qui ne s'adapte qu'avec peine (qui ne s'adaptera peut-être jamais...) aux conditions de vie actuelles. D'où cette angoisse collective dans laquelle en ville plus qu'en province, et dans la région parisienne plus qu'ailleurs, baignent nos enfants.

En ville, plus qu'en province : l'enfant de ville est souvent un déraciné. Pas de longues lignées derrière lui, pas de traditions. Sa vie ne s'organise pas dans ce milieu stable et accueillant qui entoure le petit campagnard dont les drames, même aigus, ne connaissent jamais l'intensité désespérée du faubourg. L'absence ou l'insuffisance de logement. Je peux citer des cas de familles logées dans des caves, des cas d'enfants traînés d'un meublé à l'autre, des histoires de petit frère mort, de sana, et de nourrice bourreau - les horizons de murs, le bruit, sapent à la base ses réserves vitales profondes.

Et l'excès de soin dont l'entourent l'administration et la médecine ne pallie pas ces carences : radios innombrables, piqûres multiples, autant de peurs juxtaposées. Une institutrice de maternelle racontait que l'entrée de son mari dans la classe provoquait la panique : les enfants le prenaient pour le médecin !

Si encore la famille assumait son rôle de refuge : mais les parents eux-mêmes emportés par la tourmente, usés par le quotidien ou dévorés d'ambition, deviennent eux-mêmes instruments de chantage et générateurs d'anxiété. Chez beaucoup, les soucis matériels constants créent une atmosphère de tension, d'instabilité perpétuelle, dont les gosses prennent beaucoup trop tôt leur part.

Je dis bien : il existe des salaires misérables que ne compensent pas les

allocations familiales, même rationnellement utilisées. Les bonnes consciences refusent de l'admettre. Je les renvoie aux articles de journaux qui s'émeuvent depuis quelque temps (en particulier « Des enfants ont faim » "France-Observateur" 6-6-57). Je les convie à cette expérience simple : se promener sur les marchés de banlieue en fin de mois, et entendre les réflexions des commerçants derrière leurs étalages déserts. Nous connaissons, nous, institutrice, la difficulté qu'éprouvent quelques familles à payer la semaine de cantine des enfants... et l'importance que prend la nourriture pour nos gosses dans certains textes libres : j'ai mangé DE LA CONFITURE !

Et les gosses abandonnés. La famille est stable en province. Les maîtresses m'avaient dit quand je suis arrivée dans le groupe : Vous n'y ferez plus attention ! Il y en a tant ! — C'est vrai, mais je ne me blase pas : Une femme s'en va, abandonnant cinq enfants, dont une grande fillette qui se traîne à ses pieds : Maman, maman, ne nous laisse pas — Un père vient faire un drame à la cantine ici, revolver en poche, devant sa fille (13 ans). — Deux cas parmi cent autres.

Le voilà, cet enfant à l'école, cette école qui devrait l'accueillir, l'aider à reprendre pied dans une vie hostile.

J'ai parlé de la rentrée. Imagine-t-on quel drame vit le petit de deux ans, arraché à sa mère et noyé dans la foule ? Arracher est le terme propre. Aucun maître de ville ne me contredira qui a vu ces bras crispés autour de la femme, cette défense de l'enfant qu'il faut empoigner, et emporter de crainte qu'il ne se sauve !

L'école commence. La filière. Tapis roulant. Travail à la chaîne, une classe après l'autre.

Bien sûr, beaucoup de maîtres sont accueillants, mais trop souvent encore indifférents, hostiles parce que débordés. Et même parfois, inconsciemment, ils manifesteront une véritable haine de l'enfant, fruit des conditions de travail qui leur sont imposées.

Seuls, ceux qui l'ont vécue peuvent jauger cette angoisse de l'enfant devant l'adulte mystère, l'adulte-omnipotence, l'adulte-intouchable et tout-puissant !

Je renvoie au dialogue de Sartre dans les « Sorcières de Salem » (début du film) :

La mère : Pourquoi Fancy a-t-elle toujours peur de moi ?

— Parce que vous avez toujours raison.

Quel recours aura-t-il cet enfant immobilisé, livré au gavage méthodique ? Qu'on me pardonne, mais j'ai sans cesse devant les yeux l'image intolérable de l'oise immobilisé — bien sage — bec ouvert de force, recevant la pâtée qu'elle n'a pas demandée.

L'enfant trouvera sa sauvegarde en lui-même, il se renfermera sur ses trésors : un souvenir de vacances, un chat, le gâteau offert par la marraine, le serin acheté pour le grand frère, la poule rapportée du dernier marché...

Je livre aux Educateurs ce mot de Rilke trop peu connu : « Ce sabotage que l'on nomme éducation et école, et qui dépouille l'enfant de ses pauvres richesses pour leur substituer des lieux communs ».

Ces pauvres richesses ! La matière première, la JOIE de nos classes modernes, le trésor où nous puisons.

Nous les accueillons, nous les partageons, et nous les magnifions.

Confiance d'abord : Respect de l'enfant. Discipline humaine. Politesse réciproque. Je les nomme par leur prénom, et j'espère un jour, faire admettre le tutoiement maître-élèves.

Pas de coups, autant que possible, pas de peur. Pas de chantage affectif, pas de fausse émulation qui livre la dernière à la cruauté des autres : « Oh ! elle, elle est trop bête, elle est toujours dernière d'abord ! (authentique). Nous ne classerons plus.

C'est difficile parfois, de rendre l'usage de leur liberté à des enfants qui en sont privés depuis des années. Il ne s'agit pas de susurrer « Mes petites mignonnes » faussement tendre, ni de répéter « Moi, j'aime les enfants » (j'ai toujours très peur des gens qui proclament leur amour des enfants). Il s'agit de les connaître, de les comprendre, d'établir ce climat de neutralité affective qui favorise la liberté d'expression.

Abusent-elles de la liberté retrouvée ? Non, assez peu. Si elles sont suffisamment occupées, elles n'iront pas courir inutilement aux W.-C. Soyez-en sûrs.

Nous les laisserons écrire librement. Nous accueillerons tous ces textes, même les plus pauvres (je suis allée à la mer, j'ai mangé un croissant) en sachant que peu à peu ils s'épanouiront et nous livreront la vie du petit qui nous est confié. Et nous essaierons de donner à chacun de ces textes un relief, une vie particulière, prestigieuse. Quand ils seront élus par la classe nous les imprimerons, nous les limographierons. Avec les autres, nous ferons des albums ennoblis par la magie de la couleur.

Nous peindrons. Nous traduirons notre angoisse, notre joie, nos souvenirs en traits, en taches, en arbres, en maisons, en étoiles et en fleurs — et parfois naîtra un de ces chefs-d'œuvre qui bouleversent les meilleurs d'entre nous, parce qu'il atteint l'essence même de notre sensibilité profonde.

Nous travaillerons pour la communauté. Que toute la classe se sente un seul et même arbre aux branches multiples, fière de l'œuvre de chacun, prompt à aider ceux, qui, plus défavorisés hésitent encore, sans jalousie, sans rivalités — ces plaies de l'école traditionnelle qui se traduisent dans la vie par un animisme forcené, et un irrespect total des autres.

Sauvé de l'angoisse, délivré, libéré, cet enfant prendra sa part consciente de l'évolution humaine, en sujet pensant, non en objet inerte, livré à l'exploitation de quelques-uns.

M. DENIS.